

## Madame Augusta

*Melle Wilhelmine van Romunde, née à Amsterdam le 20 Avril 1851 ; professe le 5 Avril 1874, décédée à Coloma le 1<sup>er</sup> Décembre 1875.*

La sagesse divine dirige les événements avec force et dispose tout avec douceur. Sapience, VIII, 1

Madame Augusta fut le constant objet de cette divine sagesse : conduite, poussée par une force irrésistible dans le cours de sa vie si limitée, elle arriva à l'heureux port d'où, après une sainte étape de quatre ans, elle devait aller prendre possession du repos sans fin.

Wilhelmine van Romunde appartenait à une famille distinguée. Son père unissait à la noblesse de son nom, la noblesse du caractère, l'intégrité des bons principes.

Il fut sous Guillaume II ministre des cultes. Monsieur van Romunde laissa en mourant, trois filles ; Wilhelmine était la plus jeune. Devenue orpheline de père et de mère, elle fut confiée à son tuteur Mr Westerwoudt, qui avait épousé sa soeur aînée. En homme consciencieux, le beau-frère prit grand soin de l'éducation de sa pupille ; celle-ci douée de moyens remarquables, répondit parfaitement aux leçons qu'elle reçut. Après avoir fréquenté un bon externat elle acheva son éducation à notre maison de Coloma, où elle passa trois ans et demi. Son humeur facile, sa grande bonté de cœur la firent toujours beaucoup aimer de ses compagnes, en même temps qu'un esprit docile, une constante application la rendaient élève fort agréable pour ses maîtresses. Ses succès dans les concours, aux distributions des prix la laissaient toujours modeste et n'excitaient la jalousie de personne. A une parfaite instruction de la doctrine chrétienne, elle joignit bientôt la piété. Sa dévotion à la Ste Vierge la porta à solliciter l'entrée de la Congrégation des Enfants de Marie ; non seulement elle fut admise, mais elle porta sa médaille avec tant d'édification que les congrégationnistes l'éurent préfète. Marie rendit à son enfant, affection pour affection ; elle lui inspira la pensée de l'état religieux, la soutint dans ce désir, l'y fortifia si bien que la jeune fille ne douta plus qu'elle ne fut véritablement appelée au bonheur de se consacrer à Dieu. Dans cette persuasion, Wilhelmine écrivit à son tuteur ; pour lui faire connaître son dessein et le prier de la laisser encore en pension, afin disait-elle, qu'ayant acquis plus d'instruction, elle put se rendre plus utile dans l'enseignement. Comme on le suppose assez naturellement, Mr Westerwoudt douta de la vocation, trouva le demande prématurée et refusa. La pensionnaire dut quitter le couvent pour rentrer immédiatement dans sa famille.

Les vues de Dieu sont bien souvent contraires aux prévisions des hommes. Une circonstance ne tarda pas à sembler donner raison à Mr Westerwoudt, mais cet événement ne servit même, qu'à rendre plus éclairée, plus ferme, une sublime vocation. Orpheline, d'un aimable caractère, très jolie, Melle van Romunde fut bientôt recherchée en mariage. Elle ne songeait pas le moins du monde à cet état, comme on le sait, et cependant elle ne fut pas insensible aux excellentes qualités d'un jeune homme qu'on lui proposa. Son tuteur et diverses autres personnes l'engagèrent à accepter ; elle ne résista pas, mais son âme candide ignorait le portée de son engagement ; elle le déclara plus tard. Elle avoua aussi, que se trouvant au pied de l'autel, elle se souvint qu'elle avait songé à une autre alliance. Notre Seigneur n'avait cédé que pour un temps ; il reprendra bientôt ses droits : l'Enfant de Marie deviendra l'Epouse de Jésus. Arrivés à Venise, les jeunes mariés durent s'y arrêter. Mr Kuinders était devenu sérieusement malade. Wilhelmine se dévoua à son mari avec un zèle qu'on n'aurait pas attendu de son âge, de son inexpérience ; elle ne négligea point l'essentiel : prier, faire prier et procurer tous les sacrements au cher malade. Mr Kuinders succomba. Cette union n'avait été qu'un rêve.

Revenue à Amsterdam, après avoir rempli les devoirs que la religion et les bienséances prescrivent, la jeune veuve crut pouvoir se permettre une visite à ses Mères de Coloma. Revoir ces lieux et sentir se renouveler ses premiers désirs, ce ne fut qu'une même chose. Elle s'en ouvrit aux supérieures, qui voulurent prendre le temps d'examiner cette affaire. De son côté Wilhelmine en conféra avec plusieurs ecclésiastiques et jésuites ; elle fit différentes fois le voyage d'Amsterdam à Malines. Enfin après treize mois de prières et de réflexions, la jeune veuve Kuinders fut amenée au noviciat par Mr Westerwoudt, son tuteur, par Mme Kuinders, sa belle-mère et d'autres membres de sa famille le 9 Janvier 1872.

La postulante se retrouva aussitôt l'élève d'autrefois : même simplicité, même bonté, même enjouement, on eut dit qu'elle n'avait jamais quitté. Les exercices du noviciat n'avaient pour elle rien d'étrange, ni de difficile, elle se portait avec ardeur aux devoirs religieux, prenait gaîment sa part des occupations domestiques. C'est en cela surtout que se faisait surtout remarquer sa simplicité : cette jeune femme habituée à être servie, à qui on avait prodigué les égards, les prévenances surtout pendant son dernier séjour dans le monde, n'aimait rien tant que de servir les autres et de s'occuper humblement, comme il est d'usage au Noviciat. Les trois mois de postulat expirés, Wilhelmine reçut le voile. Toute sa famille voulut être le témoin de cette touchante cérémonie. Un P. Jésuite d'Amsterdam, son confesseur, vint y assister ; il y prononça un magnifique sermon qui toucha profondément l'assistance. Pour honorer la mémoire de son époux, on donna à la novice le nom d' Augusta.

Les deux années du noviciat passèrent rapidement. Mademoiselle Augusta suivait de tout son cœur les conseils de sa Mère des novices, la priait souvent de ne pas l'épargner, subissait humblement la correction. Sa nature sous certains rapports, se montrait revêche, mais elle en triomphait ; sa conscience droite et son bon jugement lui faisaient parfaitement comprendre que le progrès dans la perfection comme la paix de l'âme ne se trouve que dans la lutte généreuse. La dévotion sensible n'était pas son partage, cependant elle n'aurait rien omis, ni négligé de ses exercices de piété ; aussi, afin de les faire mieux et complètement elle tenait à les remplir en communauté. C'est pour cette raison qu'elle voulait toujours se lever à l'heure des autres afin de faire la méditation avec ses sœurs.

Ce fut avec une profonde humilité que Melle Augusta prononça ses vœux. Elle se reconnaissait tout à fait indigne d'une si grande faveur : devenir l'Epouse de J.C. après avoir donné son cœur à la créature, lui semblait un honneur impossible. Elle fit sa

troisième année de noviciat avec beaucoup de ferveur, en même temps elle s'appliquait à l'étude et faisait avec méthode une classe de troisième. La sortie du noviciat fut un immense sacrifice pour Mme Augusta ; elle avait besoin d'être conduite comme par la main, d'être constamment dirigée dans les moindres détails ; d'ailleurs les occupations, l'entrain du noviciat allaient à son humeur, peut-on dire enfantine. Elle prit cependant courageusement son poste et se montra si bien en communauté, qu'elle gagna de plus en plus la sainte affection des religieuses professes.

Que n'aurait-on pu attendre de cette chère consœur si le bon Dieu nous l'avait conservée ! La santé de Mme Augusta s'était altérée dès la première année de son noviciat, mais elle paraissait rester faible au même degré, on pouvait donc espérer que le temps la fortifierait. Insensiblement après sa profession, elle s'affaiblit. Cependant ennemie de toute dispense, cette bonne religieuse ne voulait pas qu'on s'occupât d'elle, qu'on fit des remèdes, qu'on prit des précautions. C'était véritablement lui faire de la peine, l'étonner même que de s'informer de sa santé. Elle continua toute sa besogne, tous ses exercices jusqu'au dernier jour de sa vie ; on peut dire de Mme Augusta qu'elle est morte sur la brèche. Le premier Décembre, elle avait fait sa méditation sur la préparation à la mort qu'on lit le dernier jour du mois ; elle avait généreusement accepté la mort et s'était généreusement offerte à Dieu. Ce fut pour cette chère sœur une salutaire inspiration. Quoique plus souffrante depuis quelques jours, elle se rendit en classe à huit heures, donna ses leçons avec une certaine animation, puis retournant à la salle de communauté, elle eut peine à monter l'escalier. Le médecin vint la voir et la trouva assez mal. Cependant elle aima rester à la salle, y dina, écrivit une lettre et dormit. Vers quatre heures, elle commença à souffrir de fortes oppressions. On la transporta, malgré elle, au lit. Le médecin revint, la fit administrer tout de suite. A huit heures et demie notre chère sœur avait quitté ce monde. Cette mort si prompte n'était pas imprévue. Sans trop l'avouer, Mme Augusta qui craignait la mort, y pensait cependant, s'y préparait ; le matin même, comme on l'a dit, elle en avait fait le sujet de sa méditation. Elle se confessa deux fois ; malgré cela elle dit à son confesseur : puis-je être tranquille ? – Oui, sans doute, soyez tranquille – Puis-je être tranquille, répéta-t-elle ? – Non seulement vous pouvez, mais vous devez être tranquille, lui dit le prêtre, avec une sorte d'énergie. Comme elle avait communié le matin, on lui demanda si elle désirait encore recevoir N.S. et elle reçut avec beaucoup de piété le saint Viatique. L'extrême Onction lui avait déjà été administrée ; remarquant elle-même qu'il restait des traces de l'onction dans ses mains, elle les présenta pour être essuyées encore. Les oppressions l'empêchaient de parler, mais les quelques mots qu'elle dit prouvent la délicatesse de conscience, sa soumission à la volonté de Dieu, son dévouement et sa reconnaissance pour la congrégation. Elle dit ses intentions généreuses à la Mère des novices et les répéta en présence de son confesseur et de la supérieure générale. « Merci, ma révérende Mère générale, » dit-elle, en tendant la main à la supérieure générale, un peu avant de mourir. Lors qu'on cessait de prier pour ne pas la fatiguer : « Priez encore, » disait-elle. « Mon Dieu, pardon pour tout. Je demande pardon à toutes. Souvenez-vous, qu'on achevait pour elle. Mon Jésus, je vous aime à la vie, à la mort. Elle faisait avec beaucoup de révérence le signe de la croix après avoir reçu l'eau bénite ou la bénédiction. Insensiblement les oppressions se calmèrent, mais l'adoucissement des douleurs annonçait la fin. Ayant baisé son crucifix et paru comprendre quelques oraisons jaculatoires, la mourante tourne la tête et exhale son dernier soupir. Les regrets qu'elle excita furent unanimes, de même que le témoignage qu'on rendait à sa bonté : Elle ne sera point jugée, disait quelqu'une, parce qu'elle n'a jamais mal jugé personne. La parfaite modestie de cette chère sœur qui ne se prévalait ni de ses moyens intellectuels, ni de son instruction, ni de ses autres avantages, son esprit de pauvreté qui la tenait saintement détachée de toute chose, au point qu'on ne trouva que l'absolu nécessaire dans ses objets classiques, que la seule prière au saint nom de Marie dans son livre de prières permettent de lui appliquer aussi la magnifique béatitude : Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume de Dieu leur appartient !